Document généré le 25 avr. 2024 11:30

Séquences
La revue de cinéma

Rebecca d'Alfred Hitchcock

Rebecca, Alfred Hitchcock, États-Unis, 1940, 130 minutes

Joanne McGilvray et Maurice Elia

Numéro 180, septembre–octobre 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/49605ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

McGilvray, J. & Elia, M. (1995). Compte rendu de [Rebecca d'Alfred Hitchcock / *Rebecca*, Alfred Hitchcock, États-Unis, 1940, 130 minutes]. *Séquences*, (180), 35–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1995

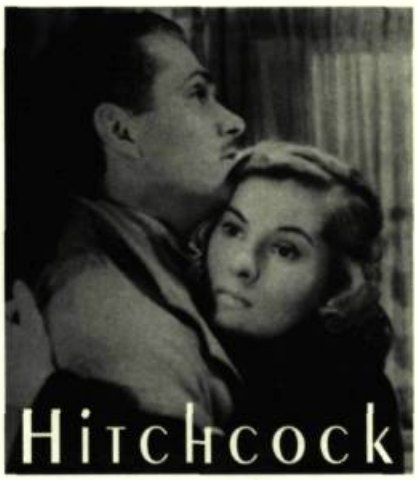
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



REBECCA

d'Alfred Hitchcock

«La nuit dernière, j'ai encore rêvé que j'allais à Manderley.»

C'est ainsi que commence un des grands classiques du cinéma, et une des premières de ces rêveries romantiques qui occupent une place importante dans l'œuvre d'Alfred Hitchcock.

Une jeune fille (on ne saura jamais son nom), dame de compagnie d'une bourgeoise américaine, rencontre Max de Winter, un aristocrate anglais richissime et veuf qui la séduit vite, lui propose le mariage et l'emporte vers Manderley, son énorme et mystérieux manoir. Pour la jeune femme commencera une époque de profonde tourmente au cours de laquelle elle devra se mesurer au fantôme (psychologique) de Rebecca, la première Madame de Winter, une femme magnifique qui périt noyée en mer. Progressivement, la fraîche exubérance de la jeune femme va se transformer et les regards délicats et fragiles qui émanaient de son visage disparaîtront, tandis que naîtra une autre femme, beaucoup plus puissante. Jusqu'à la toute fin, on ne cessera de s'interroger: laquelle des deux Madame de Winter finira par triompher de l'autre? La morte sortira-t-elle de l'ombre, saisira-t-elle la vivante (dotée d'une sorte de sentiment d'infériorité dans l'amour), et reprendra-t-elle ses droits sur son mari et sur Manderley? Ce sentiment d'infériorité de la nouvelle maîtresse des lieux, Hitchcock le développera à nouveau dans **Under Capricorn** (1949), puis dans **Vertigo** (1958). C'est un sentiment lié au fait que non seulement l'amante (ou l'amant, selon le cas) se sent indigne de l'objet aimé mais ne comprend pas du tout la situation réelle où se trouve l'être aimé qui, de cette façon, lui échappe doublement.

Plus tard, lorsqu'à la suite d'un orage, on retrouve l'épave d'un bateau contenant le cadavre de Rebecca, Max révèlera à sa femme médusée qu'il détestait Rebecca après avoir été un moment fasciné par elle. Elle l'avait souvent trompé mais, aux yeux du monde, ils continuaient de jouer la comédie du parfait amour. Bien des péripéties viendront se greffer à cette longue confession d'un homme dont on commence à comprendre la personnalité et les motivations...

L'introduction de **Rebecca** est totalement dépourvue d'effets photographiques ou musicaux. La musique y est agréable et légère, jusqu'à l'arrivée à Manderley où le ton change et adopte des sonorités beaucoup plus sinistres. Il va sans dire que, derrière les murs de cette magnifique et grandiose demeure, des secrets inavoués se trouvent dissimulés. De plus, lorsqu'apparaît la figure maléfique et diabolique de Mrs. Danvers, la gouvernante qui dirige à la baguette l'imposante domesticité de la maison, les accords se font grinçants et franchement effrayants.

Tourné en noir et blanc, et pourvu d'une très riche qualité tonale [en plus de remporter l'Oscar du meilleur film, George Barnes reçut une statuette pour la photographie], le film devient de plus en plus sombre à mesure que l'on plonge dans le passé et les souvenirs troublants de Max de Winter. Les ombres s'allongent et tout nous fait penser à cette mystérieuse Rebecca, symbole d'une gloire passée que rien ne vient expliquer. La nouvelle épouse se trouve confrontée à une morte omniprésente, ancrée profondément dans chaque brique du grand manoir. Hitchcock enrichit ses séquences d'une série de symboles de tout acabit, particulièrement grâce aux fenêtres: fenêtres de la maison donnant sur le jardin, vitres de la voiture, carreaux du cottage de Rebecca au bord de la mer. Le visage de la disparue semble s'encadrer dans chacune d'entre elles.

Laurence Olivier lui-même a longuement commenté le fait que Hitchcock n'était pas «l'homme de l'évidence». Pour lui, tout ce qui était évident devait être automatiquement évité, procurant au spectateur l'envie d'aller plus loin dans sa propre investigation. On s'imprègne de la présence de Rebecca, tout en sachant que son mystère la rend encore plus attrayante.

Premier film américain de Hitchcock, invité à travailler à Hollywood par David O. Selznick, **Rebecca** s'inscrit parfaitement dans la continuité de son œuvre, bien qu'à première vue, le cinéaste se fût trouvé mal à l'aise dans l'atmosphère victorienne du roman de Daphne du Maurier (qui lui fournira cependant, deux décennies plus tard, la matière de **The Birds**). Le charme puissant du film est peut-être lié à cette parenté entre Hitchcock et son héroïne, tous deux provisoirement dépaysés et mal à l'aise dans leur nouveau territoire.

Rebecca est l'une de ses œuvres où les éléments parviennent à chaque visionnement à s'enrichir l'un l'autre. C'est un voyage intense et merveilleux que l'on entreprend à chaque fois avec l'espoir (et l'assurance) d'y découvrir des détails nouveaux, à la fois attachants et curieux.

Joanne McGilvray
(traduction de **Maurice Elia**)

REBECCA

Réal.: Alfred Hitchcock — **Scén.:** Robert E. Sherwood et Joan Harrison, d'après le roman de Daphne du Maurier — **Phot.:** George Barnes _ **Mont.:** Hal C. Kern — **Mus.:** Franz Waxman — **Décors:** Lyle Wheeler — **Int.:** Joan Fontaine (la seconde Madame de Winter), Laurence Olivier (Max de Winter), Judith Anderson (Mrs Danvers), George Sanders (Jack Favell), Nigel Bruce (le major Giles Lacey), Gladys Cooper (Mrs. Lacey), C. Aubrey Smith (le colonel Julyan), Florence Bates (Mrs. van Hopper), Leo G. Carroll (le médecin) — **Prod.:** David O. Selznick — États-Unis — 1940 — 130 minutes.